

Belgique – Belgie
P.P. – P.B.
4000 LIEGE 1
BC9623

Bloc-Notes

Trimestriel

N° 11 – 2/2007



La France témoigne son
affection à la ville de Liège (1771).

Un regard attentionné Outre-Quévrain

La France fut très à l'honneur pour nous en 2005 – 2006 avec notre exposition à Beaune, très à l'honneur par la présence d'œuvres françaises dans nos collections et dans toutes nos publications.

Les Éditions du Perron sortent de presse un ouvrage :
“ *Charles le Téméraire. De la violence et du sacré* ” en rapport direct avec un des fleurons du Trésor, le reliquaire de Charles le Téméraire.

Monsieur le Consul Général de France, M. Patrick FERS y signe l'avant-propos et a accepté de voir le texte reproduit dans ce numéro de *Bloc-Notes*. Cela nous a donné l'idée de consacrer l'entièreté du numéro à la France.

Ainsi outre Liège et Bourgogne, vous y découvrirez l'*opus francigenum* en Wallonie, les tapisseries d'Anjou, les ornements de Lyon à décor dentelle et une fable de la Fontaine en finale...toute une série d'extraits des publications du Trésor liées à la France pour vous mettre en appétit. Car en cette veille de vacances, si l'un ou l'autre thème retient plus particulièrement votre attention, vous pourrez passer à notre boutique afin de vous offrir le livre dont est extraite la contribution.

En 2004 une grande exposition sur les tapisseries d'Anjou (XVe-XVIIIe siècles) avait lieu dans le cloître de la cathédrale de Liège et un beau livre sortait de presse aux Editions du Perron par Françoise PIRENNE, Etienne VACQUET et Guy MASSIN LE GOFF.

L'Anjou est l'une des contrées d'Europe qui conserve le plus grand nombre de tapisseries anciennes et modernes. Plus de deux cents d'entre-elles sont toujours affectées au culte catholique et continuent d'être tendues tous les étés pour parer les murs des églises angevines.

Liège n'a malheureusement pas pu conserver toutes ses œuvres tissées d'autrefois mais les liens anciens qui l'unissent à l'Anjou ont favorisé la présentation d'une vingtaine de pièces angevines dans le superbe cloître de la cathédrale. Ainsi, sur les rives de la Meuse, ces décors ont-elles revécu le temps d'une saison.

En parcourant les siècles, du XV^e au XVIII^e, pouvaient être admirées les productions de centres lissiers tant français que flamands autour du thème de la vie des saints. L'ouvrage publié pour cette circonstance ouvre également ses pages à l'évocation inédite des arts décoratifs en faisant la part belle aux tapisseries dans des églises d'Anjou mais aussi à celles qui parent les innombrables châteaux angevins dont les propriétaires maintiennent cette grande tradition avec un goût subtil et recherché qui met en valeur les plus belles expressions artistiques.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE : DE LA VIOLENCE ET DU SACRÉ

par Jean-Louis KUPPER et Philippe GEORGE

Le volume sort de presse en juin 2007 aux Éditions du Perron, 96 pages .

Le duc de Bourgogne était alors au faîte de sa puissance...

La piété de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne (1467-1477), est bien connue et le reliquaire conservé au Trésor de la Cathédrale de Liège est, sans conteste, l'un des plus beaux souvenirs de sa ferveur religieuse. Mais que cache exactement cette œuvre offerte à “ monseigneur saint Lambert ” ? La violence accompagne parfois le sacré et le sacré conduit souvent à la beauté : Liège, la cité de saint Lambert, s'enorgueillit aujourd'hui de ce que d'aucuns ont longtemps considéré comme une œuvre expiatoire du sac de la ville par le duc Charles en 1468. La destruction de la capitale d'une principauté d'Empire fut un événement historique de portée européenne. L'échiquier politique était alors complexe et la “ cité ardente ” était balancée entre divers pouvoirs. L'hégémonie bourguignonne sera bousculée par les Suisses et Charles expirera, en 1477, devant Nancy défendue par les troupes du duc de Lorraine.

L'ouvrage est composé de deux contributions sur l'histoire et l'art de l'époque par des spécialistes du sujet. Jean-Louis KUPPER, Professeur à l'Université de Liège, s'est spécialisé dans l'histoire de l'Empire germanique et de la Principauté de Liège. Philippe GEORGE, Conservateur du Trésor de la Cathédrale de Liège, multiplie les contacts entre Histoire, Histoire de l'Art, Archéologie et leurs disciplines soeurs.

**Nous reproduisons ci-dessous l'avant-propos de M. Patrick FERS,
Consul général de France à Liège**

Maledictus Burgundus

Un Grand Duc d'Occident trouve en travers de son chemin - de son destin, pense-t-il - un pays dont l'existence même est un obstacle à sa grande ambition géopolitique. Il en détruit la capitale et en massacre les habitants. Quoi de plus commun dans la geste des grands conquérants qui peuplent nos

livres d'histoire et nos mémoires. Scipion n'en fit pas moins à Carthage, César à Bourges, Simon de Montfort à Béziers.

Ce qui est moins commun dans le sac de Liège en 1468 c'est que ce même Charles le Téméraire qui détruisit sans pitié la cité ardente est également connu comme le donateur à la cathédrale de Liège d'un présent somptueux, merveille d'or et d'argent, achèvement de l'art le plus fin de l'époque.

Quel lien singulier unit donc ces deux décisions souveraines de Charles le Téméraire : la mise à mort de la ville et l'offrande à son protecteur, saint Lambert ?

C'est tout l'intérêt du livre des professeurs Jean-Louis Kupper et Philippe George de poser ces deux faits côte à côte, dans leur contexte historique.

L'offrande tiendrait-elle lieu d'expiation ? Dans sa préface aux *Frères Karamazov* (1926), Freud évoque " ces barbares des invasions qui tuaient puis faisaient pénitence, la pénitence devenant du coup une technique qui permettait le meurtre. Ivan le Terrible ne se comportait pas autrement ".

L'offrande parachève-t-elle la punition incomplète de la Ville en réparant les dégâts collatéraux du pillage ? La destruction systématique de Liège – hors les biens religieux – évoque la pratique biblique de l'anathème : " La ville (Jéricho) sera vouée par anathème au Seigneur, avec tout ce qui s'y trouve. Mais vous, prenez bien garde à l'anathème, de peur que, poussés par la convoitise, vous ne preniez quelque chose de ce qui est anathème, car ce serait rendre anathème le camp d'Israël et lui porter malheur " (Josué 6, 17-19).

L'offrande vaut-elle allégeance à saint Lambert ?

Quelle que soit l'hypothèse qu'on retienne, on sent qu'il y a une relation intime entre le sac de 1468 et l'offrande qui figure à l'inventaire de la cathédrale dès 1471. Il y a quelque chose comme une équivalence dans l'excès, entre le caractère terrible de la destruction et la somptuosité du cadeau princier.

Or, le souvenir de la catastrophe de 1468 s'est effacé, sauf chez les historiens. Le reliquaire, lui, est bien là, visible de tous. Mais on ne peut bien comprendre ce qu'il fait là sans son pendant, le crime commis contre la ville. C'est la lumière sans l'ombre.

Le mérite de l'ouvrage des professeurs Jean-Louis Kupper et Philippe George est de restituer les deux faces, obscure et lumineuse, d'un même acte, le sacrifice : la mise à mort de la victime et l'offrande faite à Dieu.



Indissociable du sac de Liège, quelle singulière entreprise que celle des Ducs de Bourgogne cherchant à constituer quelque chose entre la France et le Saint-Empire, et réussissant presque à construire une nouvelle Lotharingie ! Walter Scott y a trouvé matière à épopée.

Singulier esprit aussi que celui de ce XV^e siècle, cette fin du Moyen Age. La plus violente destruction y côtoie la plus profonde dévotion chrétienne, la dernière cruauté y rencontre la sainteté, l'extrême héroïsme et la résistance à l'oppression, la plus vile collaboration.

On est bien tentés d'y chercher en miroir l'image de notre époque : devant l'évidence des utopies mortes, la vieille consolation d'une rémunération dans un monde meilleur ne prend plus. Comme celle du XV^e siècle, nos sociétés sont déchirées entre les espérances du changement et l'Apocalypse qu'elles voient à leur porte. Alors, comment ça finit, cette histoire du XV^e siècle, qu'on puisse un peu avoir une idée de ce qui attend notre XXI^e siècle ?

Ne soyons pas si pressés. Même si le parallèle est tentant, on sait bien, comme dit l'adage, que l'histoire ne sert pas deux fois la même soupe. Et puis, ce serait peut-être nous embarquer dans un faux semblant : on ne peut pas se laisser aller à porter sur ces événements du Moyen Age nos jugements d'aujourd'hui. On ne peut regarder les événements du passé du point de vue

des valeurs que nous avons progressivement construites avec la Renaissance, les Lumières, les idéaux universels de 1789. Après tout, quand avons-nous cessé de considérer les exécutions publiques comme un spectacle édifiant pour la jeunesse ? Il y a un siècle à peine. C'était hier.

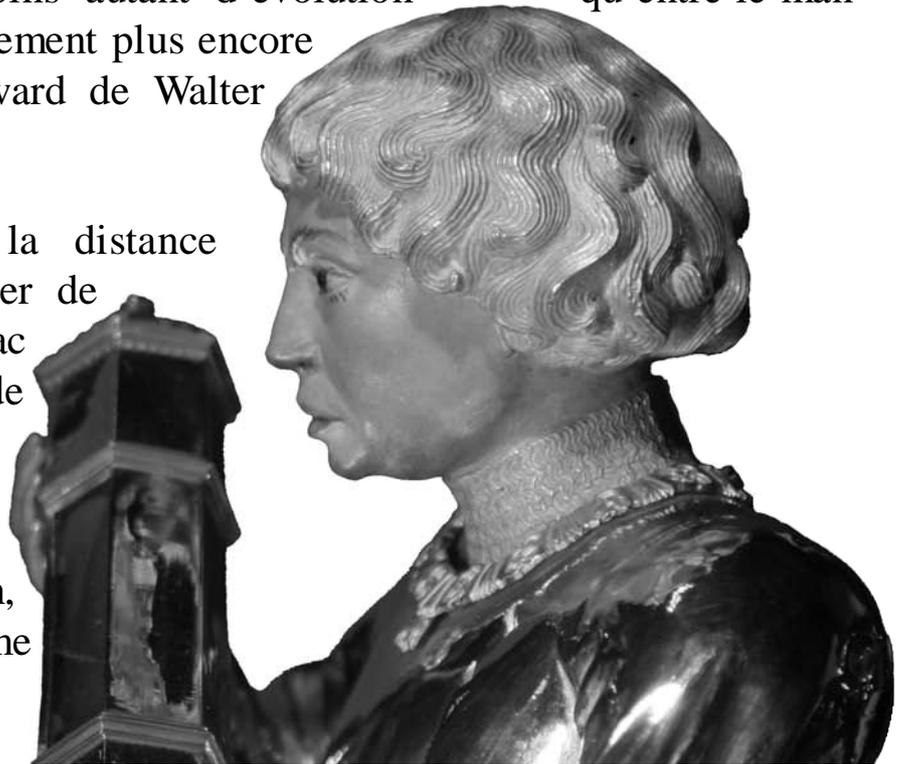
Prenons notre parti du fait qu'entre nos ancêtres Bourguignons, Français ou Liégeois et nous, cinq siècles ont passé qui ont modifié notre vision du monde. Parmi les chevaliers "plourans" qui portent le tombeau de Philippe le Hardi à Dijon (vers 1410), l'un se mouche dans son manteau, un autre dans ses doigts. Dans un registre moins trivial, celui des valeurs et de la morale, il y a eu au moins autant d'évolution qu'entre le manteau et le kleenex. Certainement plus encore qu'entre le Quentin Durward de Walter Scott et nous.

Mais prendre de la distance n'empêche pas d'essayer de comprendre l'histoire du sac de Liège et du reliquaire de Charles le Téméraire.

Alors, entrons dans cette histoire avec attention, tous les indices du crime sont là ; l'auteur en est connu, c'est Charles le Téméraire qui met Liège à sac en 1468 et qui, parallèlement, offre à la cathédrale une merveille d'or et d'argent, le reliquaire de Saint-Lambert.

Saint Lambert s'est-il vengé à Nancy en 1477 avec la mort horrible du duc en pleine bataille ? *Maledictus Burgundus* comme écrivent les chroniqueurs suisses, ceux-là même que Charles considérait avec hauteur et mépris comme un "peuple de bouviers" et qui, à Grandson et à Morat, ont eu raison du grand Duc d'Occident.

Et si, au bout du voyage, comme si souvent en histoire on n'a toujours pas d'absolue certitude à propos de "Liège et Bourgogne", on peut quand même se forger quelque chose comme une intime conviction. De toutes façons, il y a prescription !



Extrait de l'ouvrage

Le patrimoine médiéval de Wallonie

paru à l'Institut du Patrimoine

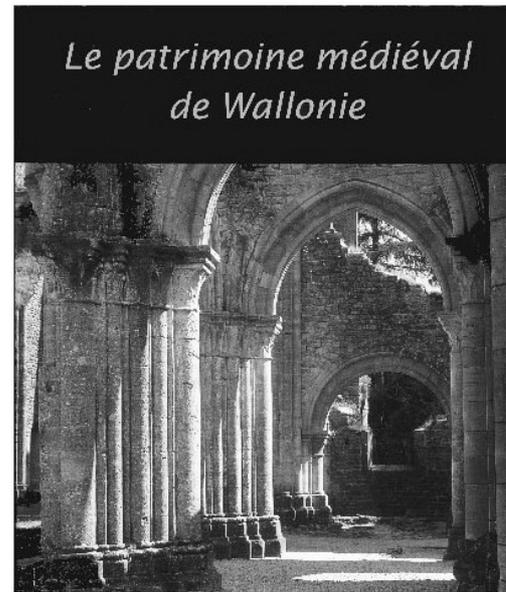
Wallon, 2005, coordonné par

Julien Maquet, p. 85-89.

Cathédrales et collégiales

gothiques [en Wallonie]

par Philippe GEORGE



Un complexe wallon ferait-il croire que nos grandes églises gothiques ne peuvent soutenir la comparaison avec celles de France ou d'Europe? Le sujet mérite nuances et informations. Tout d'abord deux immenses diocèses, Liège et Tournai, se partagent l'essentiel du territoire wallon et la puissance du gothique est focalisée en leur capitale, en premier lieu dans leur cathédrale : l'une fut démolie à la Révolution précisément comme symbole, et l'autre, si elle est à juste titre inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, n'en connaît pas moins de graves problèmes de restaurations. Ensuite à l'éblouissement des portails français s'ajoutent l'unité et la conception d'ensemble d'une majorité d'édifices reconstruits en France selon le " plan cathédral ". Or à l'Est les traditions impériales exercent leur influence : à Liège, par exemple, le respect du plan notgérien donne un dispositif atypique. *In fine* il faut tenir compte de la longévité de l'architecture gothique : le gothique se décline en architecture et, pour très longtemps, dans toutes ses variations.

Comment aussi dissocier les collégiales et les cathédrales de l'ensemble ? Le grand public ne fait pas la différence entre les titres des églises; pour lui une cathédrale est une grande église. On peut raisonner de la même manière quant à la diffusion et à la réception du gothique tributaires des circonstances historiques et économiques. Le mouvement, sans nul doute favorisé par l'essor urbain, inscrit pourtant davantage encore la cathédrale au sein de sa cité, pour faire écho à la démonstration magistrale d'Alain Erlande-Brandenburg, et, à l'échelon suivant, la collégiale, toutes deux remarquables vitrines urbaines et signaux forts du pouvoir religieux. Dans ce sens " la civilisation des cathédrales " est en marche. Mais on nous pardonnera de déborder quelquefois de notre sujet.

La révolution stylistique arrive de France. L'élan mystique vers la lumière fascine les architectes, les vides grandissent pour capter la clarté divine. La manière de bâtir se transforme. Pour construire plus haut, la structure des murs est étudiée et leur appareillage est épargné, la voûte d'ogives apparaît et l'arc boutant soutient l'édifice. Le redressement de la pente des toits s'accomplit. " Le toit à 60° est à celui à 45° ce que l'arc brisé est à l'arc en plein cintre " (Patrick Hoffsummer) et les assemblages de charpentes se sophistiquent. Il ne faut pas non plus oublier le rôle des charpentiers dans les cintres des voûtes, dans les échafaudages et les engins de levage des chantiers. Les innovations techniques vont se multiplier : abside polygonale, angles du polygone soutenus extérieurement par des contreforts, voûtes d'ogives (sexpartite, quadripartite), coursiers extérieure et intérieure, niveaux d'élévation, grands meneaux en Y des fenêtres.....

Des prémices à l'âge classique du gothique (XIIe-XIIIe siècles)

Construite dès le début du XIII^e siècle en matériaux locaux - grès quartzite et calcaire de Gobertange -, Saint-Médard de Jodoigne est un bel exemple des adaptations, - certains auraient dit de la transition, - entre le roman et le gothique, notamment son chœur avec ses deux niveaux de fenêtres qui extérieurement superposent le plein cintre et l'arc brisé.

Les écoles scaldienne et brabançonne vont s'épanouir, alors que le pays mosan, tiraillé entre le poids de la tradition romane et germanique et le désir de la nouveauté, subit, de par sa situation, des influences multiples.

A Liège bien sûr le principal témoin a disparu à la Révolution : la cathédrale Saint-Lambert, reconstruite après l'incendie de 1185. Les nombreuses représentations montrent un vaste édifice avec ses deux tours " de sable " (XIV^e siècle), ses trois nefs encadrées de chapelles, ses deux transepts et ses deux chœurs à crypte opposés, et sa haute tour latérale (vers 1392-1430). Le chœur oriental est fermé par une abside pentagonale contreboutée par des arcs-boutants et entourée d'un déambuloire sans chapelles rayonnantes, triforium et triplets pour les fenêtres hautes, et supports des grandes arcades par " piles soissonnaises ", fortes colonnes flanquées vers l'intérieur d'une unique colonnette. La partie orientale est terminée dans les années 1220 et assure des passages vers la place du marché. La nef, entreprise vers 1230-1250, comporte six travées et une élévation à trois niveaux. Le chapiteau à double rangée de crochets de Saint-Lambert, aujourd'hui conservé dans l'actuelle cathédrale Saint-Paul de Liège, laisse imaginer à lui seul la puissance de l'architecture des maîtres venus travailler à Liège, dont on connaît par archives les noms et les origines, tel Nicolas de Soissons actif vers 1250-1285.



Si, à l'intérieur des deux cités épiscopales, Aart J. J. Mekking constate que le simple déambulatoire sans chapelles rayonnantes est réservé à l'église-mère, on peut s'interroger sur les raisons : le monopole de l'organisation du grand pèlerinage urbain est-il en quelque sorte réservé à la cathédrale ? Saint Hubert ou saint Frédéric de Namur en auraient fait les frais par leur mise à l'écart par rapport à saint Lambert. On oublie souvent l'importance des contingences liturgiques. Pour ne prendre qu'un exemple la crypte occidentale, lieu préservé du martyre de saint Lambert et ultérieurement lieu temporaire de conservation de sa châsse, empêche la construction d'un portail. Le chapiteau à corbeille coudée

couverte de feuilles de plantain stylisées est d'un type très caractéristique du gothique mosan, et s'étale dans le temps ; il est posé sur des colonnes aux forts tambours monocylindriques en calcaire de Meuse comme ceux de l'église Saint-Hubert à Liège exposés aujourd'hui dans le jardin claustral de Saint-Paul. De nombreuses églises sont alors rénovées ; Saint-Mort à Huy appartient à ce gothique primaire mosan. Mais des tâtonnements subsistent. Dans le Westbau de Sainte-Croix de Liège, dès les années 1220, apparaît encore timidement une voûte gothique un peu maladroite; vers 1250 le chœur oriental s'inspirera de la Sainte-Chapelle et s'ensuivra au XIV^e siècle une nef-halle typiquement germanique.

L'axe lotharingien qui, au XII^e siècle déjà, a fonctionné dans le sens nord-sud dans les domaines de l'orfèvrerie, des vitraux ou de la sculpture, renvoie des influences de Champagne ou de Bourgogne. Vers 1220 Dinant ou Walcourt rénovent leur collégiale mais, sans minimiser la beauté des monuments, on est loin de l'élan gothique et de la légèreté des édifices français contemporains. Saint-Paul de Liège en a l'élévation classique, mais l'église ne sera achevée qu'après une longue série de campagnes de construction menées d'Est en Ouest depuis les années 1230 jusqu'au début du XV^e siècle. Son intérieur séduit par ses admirables proportions et son parfait équilibre : le style reste homogène malgré un étalement des travaux sur

près de deux siècles. Au chevet plat initial sera substitué au XIV^e siècle une abside polygonale sans déambulatoire.

A Tournai, les prémices gothiques peuvent-ils être détectés dans le transept “ roman ” ? Cette “ vraie cathédrale en travers de la cathédrale ” (Simon Brigode) se termine au nord et au sud dans une perspective verticale grandiose par une abside semi-circulaire à déambulatoire, qui reproduit la disposition des quatre étages de la nef horizontale. “ Son concept appartient à la toute première vague des expériences gothiques en Occident ” et s’incorpore dans la zone d’influence franco-normande (Luc-Francis Genicot).

L'évêque Etienne (1192-1203) fait construire la chapelle Saint-Vincent surélevée, voûtée d'ogives sexpartites et éclairée par des triplets : consacré en 1198 et reliant le palais épiscopal à la cathédrale, ce sanctuaire est le premier édifice gothique scaldien. Admiratifs de la légèreté et de l'élévation du nouveau style qui tranche avec leur transept vite démodé, les chanoines de Tournai voulurent aussi se réserver un chœur résolument gothique dont la construction, entamée en 1242 et terminée en une bonne dizaine d'années, intégra les innovations parisiennes, franciliennes et picardes : ample vaisseau de sept travées complété d'un chevet à cinq pans, éclairé par de grandes fenêtres surmontant le triforium, déambulatoire et chapelles rayonnantes. La lumière irradie le nou-



veau vaisseau ; elle est réfléchiée et amplifiée par les voûtes d'ogive ou en tiers-point quadripartites en calcaire blanc, soutenues par des arcs- porteurs en calcaire tournaisien. La clé de voûte atteint les 33 mètres. La hardiesse est telle que l'on devra renforcer au XIV^e siècle les piliers latéraux et que tous les arcs-boutants seront doublés.

Indépendamment du chœur français de la cathédrale, une architecture gothique tournaisienne, et plus largement scaldienne par son influence en Flandre, dégage ses traits propres : chevet plat, chapiteau à corbeille polygonale à une ou deux rangées de crochets, piliers quadrilobés au transept, triforium avec alternance de la simple et double colonnette, voûte en berceau lambrissé... L'exemple accompli du premier quart du XIII^e siècle est Saint-Jacques de Tournai avec ses dispositions extérieures typiques de fenêtres en triplet, sa coursière de nef continue à l'extérieur du clair- étage ainsi que ses tourelles d'angles. A Soignies un clocher gothique à tourelles enveloppa le porche étagé roman en s'y appuyant partiellement. La nouvelle châsse de saint Vincent et son chef- reliquaire (ca. 1250) prirent place sur un monument étagé avec des groupes de colonnettes en marbre de Tournai. Ce mobilier de pierre, bien étudié par Jean-Claude Ghislain, fut établi au fond du chœur, jusqu'au XVIII^e siècle, et s'inspire indéniablement de la Sainte-Chapelle de Paris. Le chœur de la collégiale de Chimay subit l'influence de Laon avec son chevet plat de trois fenêtres lancéolées à tiers point surmontées d'une rosace.

On ne peut non plus passer sous silence l'influence des ordres monastiques, en particulier les cisterciens, actifs propagandistes de l'essor du nouveau style, qui vont rebâtir leurs bâtiments au XIII^e siècle (Orval, Villers, Aulne, Cambron, Val-Saint-Lambert, Val-Dieu), la plupart aujourd'hui en ruines. D'autres ordres amènent des formes nouvelles et les grandes églises se mettent à la mode. Comment dans ce foisonnement ne pas aussi évoquer l'orfèvrerie qui se construit à l'imitation des cathédrales ? A Tournai la châsse de saint Eleuthère (1247) évolue déjà vers les orfèvreries architecturales où le gothique va s'épanouir. A Nivelles la châsse de sainte Gertrude, la plus prestigieuse des châsses en gothique rayonnant dont l'apogée se situe vers 1300, dans sa présentation, n'était pas sans évoquer la fameuse Sainte-Chapelle de Paris, érigée par saint Louis, ainsi que la grande châsse qui contenait les reliques acquises par le roi. Elle se présentait comme une cathédrale gothique et, avec virtuosité, reproduisait dans tous ses détails l'architecture raffinée parisienne du XIII^e siècle : portails, rosaces, niches, contreforts, fenestrages, chapiteaux....



Le deuxième souffle gothique (XIV^e - XV^e siècles)

A Huy une collégiale gothique, commencée en 1311, voit son chœur consacré en 1377. Comme pour beaucoup d'églises en rénovation gothique (à Liège Saint-Paul et Saint-Martin), les travaux ralentiront faute de moyens financiers et ce n'est qu'au XVI^e siècle que la voûte sera décorée. Son chevet

polygonal, éclairé par de hautes lancettes, est sans déambulatoire ni chapelles rayonnantes, le transept peu saillant et la nef, sur des colonnes à feuilles de plantain, étage les trois registres classiques, avec triforium à remplages. Ouverte dans la massive tour occidentale, la grande rosace appelée “ Li Rondia ”, d'un diamètre intérieur de six mètres, est la plus grande en gothique rayonnant de Wallonie. Poids de la tradition, l'édifice n'a pas de porche axial et deux tours encadrent le chevet. Au confluent de la Meuse et du Hoyoux, le site, dominé par le rocher et l'ancien château, a exercé sa contrainte sur le développement des constructions. A Dinant les deux portails de la collégiale, à la décoration sculpturale très altérée, témoignent néanmoins par leurs vestiges (voussures importantes avec dais, consoles et corbeaux expressifs...) d'un haut niveau de qualité des années 1340. A Liège, la dendrochronologie de la charpente fait remonter à la seconde moitié du XIV^e siècle les vestiges récemment découverts de bâtiments claustraux de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacques. Saint-Denis de Liège est l'exemple-type de rénovation gothique : le chœur est construit à la fin du XIV^e siècle; vers 1420 est debout l'abside polygonale en pierre de Lorraine avec de minces contreforts, et le chantier n'ira pas plus loin, ce qui explique cette coupure architecturale très nette à l'entrée de la nef.

L'essor économique du Brabant, intégré dès 1383 dans l'orbite bourguignonne, favorise l'éclosion d'un “ style gothique brabançon ”, dont les grandes églises urbaines, aujourd'hui à Bruxelles ou en Flandre, servent de modèles avec, bien entendu, des variantes architectoniques. Cette architecture combine le programme fondamental des cathédrales françaises du XIII^e siècle et l'exubérance ornementale anglaise, mais plus modérée, pour l'intérieur. De type basili-

cal, l'édifice brabançon impressionne par sa spatialité, sa ou ses tours; son chœur est développé et complété de chapelles rayonnantes; les colonnes sont à chapiteaux feuillagés et les piles fasciculées. Le décor est pariétal; celui des écoinçons en résille, au-dessus des grandes arcades, se prolonge au travers du triforium vers les fenêtres hautes. A la fin du XIV^e siècle le Brabant dispose de maîtres d'œuvre réputés et ses carrières de grès sont en incessante activité pour alimenter les chantiers. Toutefois c'est surtout aux siècles suivants que l'influence du gothique brabançon se manifestera en Wallonie.

Au seuil des Temps modernes (XV^e - XVI^e siècles)

A nouveau on modernise les édifices. D'un point de vue général le gothique tardif connaît son âge d'or dans les Pays-Bas bourguignons, bientôt espagnols, dont l'activité commerciale aux mains d'une bourgeoisie marchande en pleine ascension sociale est intense; il touche la Wallonie : d'abord préparé en Hainaut - le rôle de Tournai est à souligner -, il est ensuite relayé en Brabant et enfin il s'éclate en un provincialisme qui s'exprime avec des nuances diverses en ce crépuscule du Moyen Age.

A Mons, ancrée au flanc de la colline, une vaste collégiale de style gothique brabançon remplaça, à partir de 1450, l'édifice roman antérieur : sur un plan classique, une nef de sept travées, un transept peu marqué, un chœur de quatre travées et une abside entourée d'un déambulatoire avec chapelles, une élévation à trois étages sur des piliers fasciculés aux hautes bases moulurées et dépourvus de chapiteaux, et l'entrée axiale. Son puissant massif occidental devait servir d'assise à une haute tour qui ne fut jamais terminée.

Un ensemble hainuyer d'églises atteste la longévité des formules gothiques aux XV^e et XVI^e siècles, sans l'exubérance flamboyante. La brique apparaît dans les voûtes mais on trouve toujours aussi la pierre, ne serait-ce que pour les nervures, ou le bois en lambris (Braine-le-Comte), parfois même associés, comme à Blaregnies ou à Couillet. Le type " halle " est adopté à Chimay ou à Binche. Les pignons perpendiculaires des travées des collatéraux dessinent une toiture en dents de scie, comme à Nalinnes ou à Couillet. L'usage de berceaux lambrissés intérieurs limite les poussées. La tour occidentale de ces édifices se caractérise par de solides contreforts qui peuvent se terminer en tourelles en encorbellement, comme à Saint-Julien d'Ath ou à Grosage. Serait-ce une influence du beffroi de Tournai?

Ici aussi, et indépendamment des régions et des regroupements stylistiques, le paysage wallon est souvent ponctué d'édifices à chœur gothique, à abside polygonale, d'une nef ou d'une partie de nef gothique, d'un collatéral ajouté à la faveur d'une prospérité locale retrouvée, intégrés aux parties romanes. Si la tour romane n'est pas reconstruite *a fundamentis*, elle sera coiffée d'un haut clocher (Couillet, Baelen, Marchin, Saint-Mengold à Huy...).

Dans l'Eifel, de 1460 à 1540, un groupe d'une dizaine d'églises (Neundorf, Bullange, Thommen...) se caractérisent et par leur type " halle " ou " pseudo-halle " et par leurs matériaux de construction : maçonneries crépies et chaulées de blanc et éléments architectoniques en grès rouge, qui articulent très nettement leur physionomie. La " halle " limite l'éclairage intérieur à partir des seuls flancs; la " pseudo- halle " implique que la nef centrale bénéficie d'une légère surélévation et que la longueur des nefs n'est pas équivalente.



A Saint- Hubert, après l'incendie de 1525, est construite l'abbatiale gothique qui intègre diverses influences. Le chœur surélevé incorpore l'ancienne crypte (1081), revue et corrigée, où étaient vénérées les reliques du grand saint évêque, siège d'un pèlerinage international à succès. L'église ne sera voûtée que dans le courant du XVII^e siècle, la façade reconstruite au XVIII^e; malgré l'étalement dans le temps du chantier, elle présente un aspect homogène. L'esprit général est flamboyant mais sans exubérance. D'autres églises sont reconstruites au XV^e et au XVI^e siècle : Marche, Hodeige, Scry, Marchin, Goé...

Le calcaire mosan utilisé est aussi très caractéristique ; le calcaire lorrain ou le tuffeau sont réservés aux parties plus délicates. Le cloître de Saint-Paul de Liège, sans doute aujourd'hui le plus beau de Wallonie, les alterne avec la brique, reconstruit en style gothique par ailes successives, de 1445 au début du XVI^e siècle; l'aile méridionale, plus haute, présente une voûte à multiples réseaux de nervures, à liernes et tiercerons et à clés sculptées. L'architecture parfois complexe de ces voûtes gothiques fut soulignée dans la première moitié du XVI^e siècle par la peinture de rinceaux polychromes cachant parfois des petits personnages ou des animaux, des médaillons, des pampres et des fleurs, dans des tons ocres, verts, rougeâtres et bleutés, comme à Saint- Pierre de Bastogne, à Saint-Paul de Liège ou à Notre- Dame de Huy. A Liège, en 1528, l'architecte

Aert van Mulcken achève à l'abbatiale de Saint-Jacques un chef d'œuvre de style gothique flamboyant : un imposant édifice de 80 mètres de long couvert d'une voûte en brique, exceptionnelle par son jeu compliqué de nervures, de liernes et de tiercerons décorés de blasons et de têtes de personnages sculptés les plus divers et par la polychromie de ses rinceaux sur fond gris bleuté. Cette voûte céleste étoilée est mise en relief par la couleur des pierres utilisées, pierre bleue calcaire et tuffeau de Maastricht. Cette architecture flamboyante trouve son apothéose dans la voûte du chœur avec une clé pendante sculptée en *Ecce Homo*, entourée de dix clés et d'anges portant les instruments de la Passion. C'est le même maître d'œuvre qui reconstruit Saint-Martin de Liège. La collégiale avait été incendiée en 1312 (" Mal Saint-Martin "), puis pillée en 1468. La tour occidentale massive remonte au XIV^e siècle, sa structure interne est en grès houiller. La voûte du chœur s'inscrit dans le même esprit que celle de Saint-Jacques. Le fenestrage des grandes baies du clair-étage de la nef principale est flamboyant.

Si dans beaucoup d'édifices les sculptures annoncent la Renaissance, le gothique va, pour longtemps encore, poursuivre son cours.

*

*

*

Le complexe wallon peut-il être rangé au placard ? L'art gothique est avant tout un art français et les plus belles constructions de la première architecture gothique sont en France. Au Moyen Age la Wallonie n'a que deux cathédrales mais recèle nombre d'églises et de collégiales qui, par leurs proportions, auraient pu prétendre à la dignité épiscopale. Sans connaître l'histoire c'est un peu l'impression que ressent le visiteur étranger lorsqu'il pénètre aujourd'hui dans Saint-Paul ou dans Saint-Martin à Liège, ces riches églises aux airs de cathédrale.

La volonté de reconstruction et de mise au goût du jour traverse le Moyen Age. Elle est soumise à plusieurs conditions. D'abord les moyens financiers : à Liège, Saint-Denis et Saint-Paul en sont de bons exemples; Saint-Barthélemy et Amay restent pratiquement inchangés à l'époque gothique. Ensuite interviennent les contingences liturgiques : organiser les offices ou avoir un chœur réservé au chapitre ou une chapelle privée pour l'évêque (Tournai); la consécration d'une partie de l'édifice antérieurement à l'achèvement complet des travaux démontre à souhait les besoins du culte.

Nous y ajouterons les contingences pratiques comme celle de loger un chapitre dans une nouvelle collégiale (Binche, Visé). Les contraintes géographiques sont parfois déterminantes (Dinant, Huy, Liège...). Quant aux aspects politiques et historiques, comme toujours l'action des hommes est importante : les Suger, Maurice de Sully ou Evrard de Fouilly wallons ont pour nom Etienne de Tournai, Hugues de Pierrepont, Jean d'Eppes et Robert de Thourotte, plus tard Philippe Bruni, ou Hermann de Xanten... Enfin les architectes sont plus discrets dans les sources : nos Villard de Honnecourt ou Robert de Luzarches sont Nicolas de Soissons et tous les architectes révélés par Edouard Poncelet dans les archives liégeoises, plus tard les Jean Spiskin, Gilles Pole, Mathieu de Layens, ou Aert von Mulcken. Au XVI^e siècle les rénovations de Sainte-Waudru de Mons ou Saint-Martin de Liège sont impressionnantes.

Quant aux “ pierres et marbres de Wallonie ”, sur l'Escaut les carrières étaient en partie exploitées par les abbayes tournaisiennes. Pour le pays mosan, Francis Tourneur et Frans Doperé font remarquer au début du XIII^e siècle l'abandon du grès en construction au profit du calcaire de Meuse. D'autre part les calcaires de Lorraine, aux excellentes qualités techniques, sont importés en grande quantité à Liège, acheminés par voie fluviale. L'étude de la taille et de la mise en œuvre des pierres ouvre de nouvelles perspectives dans l'analyse fine d'un chantier pour juger de la réception et de l'évolution du gothique. C'est l'apport récent de l'archéologie du bâti. La reconstitution tridimensionnelle à l'Archéoforum de Saint-Lambert de Liège, aussi imparfaite soit-elle faute de sources précises, restitue enfin les volumes généraux de l'édifice comme si vous y entriez. Les Liégeois, qui en 2000 en ont reconstitué le chœur en échafaudages et bâches, sont orphelins de leur cathédrale; les Tournaisiens se réjouissent de la restauration de la leur.

Orientation bibliographique

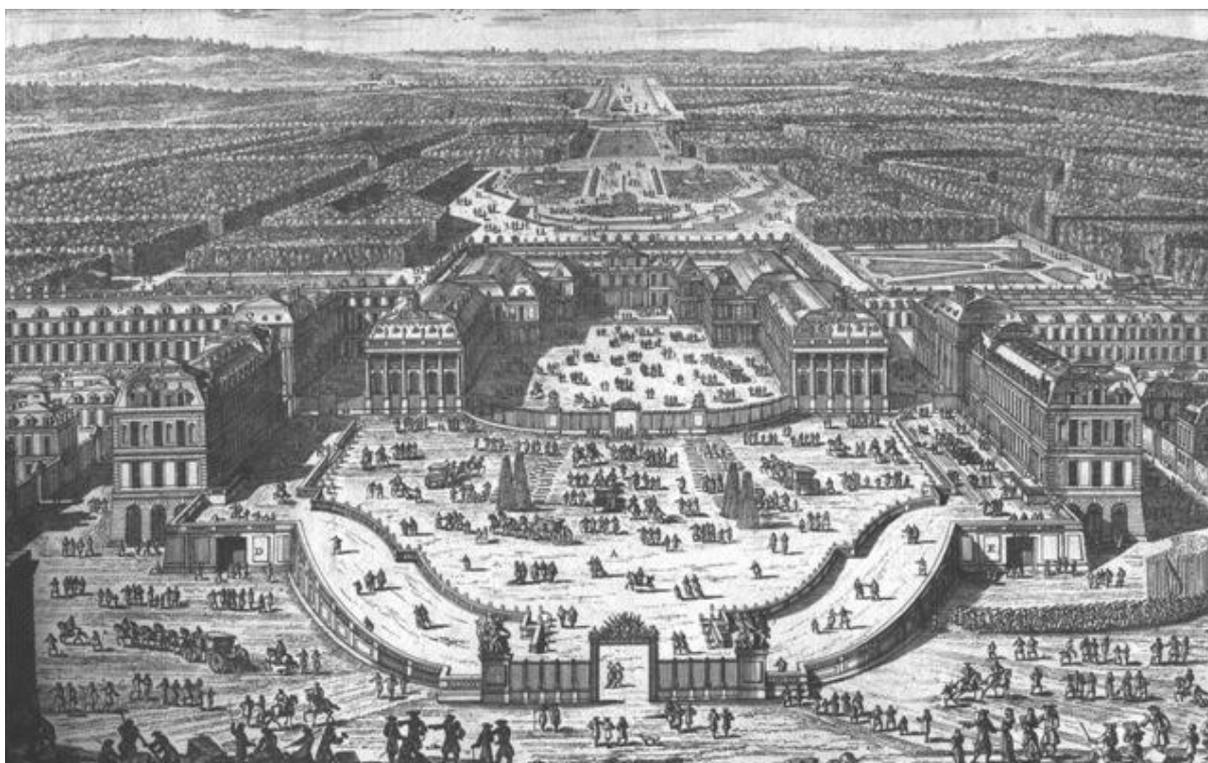
On renverra aux bibliographies des différents édifices et on ne retiendra ici que la synthèse *Architecture gothique en Belgique*, éd. Th. COOMANS & L.-Fr. GENICOT, Bruxelles, 1997 et les ouvrages généraux fondamentaux bien connus d'A. ERLANDE-BRANDENBURG, de P. KURMANN, W. SAUERLANDER, D. KIMPEL et R. SUCKALE et A. PRACHE dans leurs comparaisons avec nos régions.

“ Regards sur le XVII^e siècle ”

De septembre à novembre 2003, l'exposition “ Regards sur le XVII^e siècle ” au Trésor de la Cathédrale de Liège a connu un vif succès. Cette entreprise interdisciplinaire à destination de l'enseignement secondaire, conçue par une équipe de didacticiens du Centre Interfacultaire de Formation des Enseignants de l' Université de Liège (CIFEN), a édité un guide pédagogique réalisé sous la direction, du professeur Jean-Louis Dumortier (*Feuillets de la Cathédrale de Liège*, 136 p. in-4°).

Ensuite, elle fut présentée à Malmedy à la Maison Cavens, de mars à juin 2004. A Malmedy, l'exposition a pris une coloration locale par l'évocation du grand incendie qui, en 1689, ravagea la principauté abbatiale.

L'interdisciplinarité c'est le travail en équipe, la prise en considération de perspectives différentes, chacune propre à un champ scientifique, et la coordination des interventions individuelles. L'entreprise intitulée “ Regards sur le XVII^e siècle ” est née de la volonté de didacticiens membres du CIFEN de trouver des moyens de développer, chez les futurs agrégés, une sensibilité interdisciplinaire en les impliquant dans une réalisation qui puisse leur servir quand ils seront en poste dans l'enseignement secondaire, une réalisation dont, dans l'immédiat, des professeurs nommés puissent tirer bénéfice.



Le château de Versailles, gravure provenant du fonds de Val-Dieu conservé au Trésor de Liège

Les *Feuillets de la Cathédrale* “ Regards sur le XVII^e siècle ” sont un utile et précieux outil pédagogique. En guise de conclusion à ces *Feuillets*, Jean-Louis Dumortier adresse un clin d’œil à Jean de la Fontaine par un texte que nous reproduisons ci-dessous. Le devoir d’un bon pédagogue n’est-il pas aussi de distraire intelligemment son public?

LE LOUP ET LE CHIEN

On fait généralement peu de cas des titres des fables. Comme s’ils comptaient pour des prunes. Et pourtant : vous lisez *Le loup et le chien*. Immédiatement, voilà les stéréotypes qui accourent. En meute, en horde, comme il vous plaira.

Le loup : vous pensez au grand méchant loup. Qui dévore sans scrupule la grand mère du petit chaperon rouge, et qui s’enverrait bien la petite fille au désert. Vous revoyez le loup des trois petits cochons, soufflant la maison de paille, soufflant la maison de bois. Guère plus aimable, ce loup-là. Ou encore, si vous avez déjà lu La Fontaine, vous imaginez “ cette bête cruelle ” qui intente de mauvais procès aux agneaux innocents, et qui, à bout d’arguments spécieux, fait valoir la raison du plus fort. Bref, vous pensez à des loups foncièrement antipathiques.

Le loup et le chien. Ah, le chien ! Le bon chienchien. Le meilleur ami de l’homme. “ Plus je regarde les hommes, plus j’aime mon chien “ , disait Pascal. Et vous l’aimez votre médor. Vous aimez le Milou de Tintin. Rintintin. Rantanplan. Cubitus. Le brave vieux chien d’Ulysse qui reconnaît son maître après tant d’années d’absence. Sympa, lui, le chien ! Vous voilà prêts à entendre une tout autre histoire que celle du fabuliste. Alors, rendons-lui la parole.

**Un loup n’avait que les os et la peau ;
Tant les chiens faisaient bonne garde.**

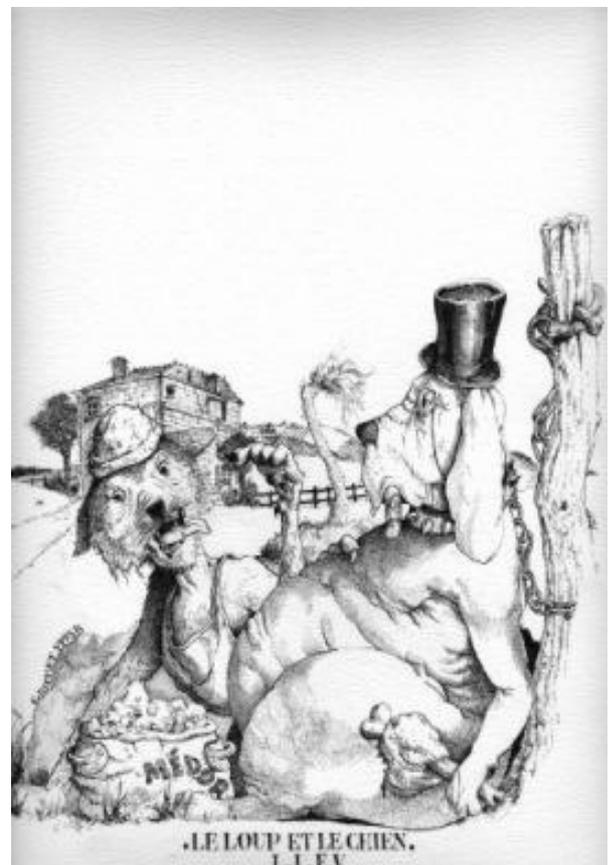


Illustration Christian Richet ©

Ce n'est pas, ce n'est vraiment pas le loup que imaginiez. Pas un loup qui " survient à jeun ", prêt à fondre sur des proies innocentes. C'est un pauvre type de loup. Un loup famélique plutôt qu'affamé. Un loup qui souffre de la faim. Et qui en souffre à cause des chiens. A cause des chiens de garde. C'est déjà beaucoup moins sympathique qu'un chien, ça, un chien de garde. Et c'est encore moins sympathique quand on songe à certaines choses qu'ils peuvent garder. Vous connaissez les chiens de garde du régime. Et vous savez que ces régimes qu'il faut garder ne sont généralement pas ceux sous lesquels il fait bon vivre... Passons.

Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau, Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

Alors là, je suppose qu'il est ruiné, votre crédit de sympathie pour le chien. Ce n'est pas n'importe quel chien de garde que rencontre le loup. Ce n'est pas un chien de berger : c'est un dogue. J'ouvre mon petit Robert (il faut avoir un dictionnaire à portée de main, quand on fait du commentaire de texte : on est toujours porté à croire qu'on a plus de vocabulaire qu'en réalité !) : " Chien de garde trapu, à grosse tête, à fortes mâchoires, au museau écrasé. " Oh la vilaine bête.

Vous allez me faire remarquer que La Fontaine a écrit *beau*. Oui, le mot y est bien. Mais beau pour qui ? C'est relatif la beauté. Quand vous dites d'une femme ou d'un homme, d'un enfant, d'un vêtement, d'un regard ou d'une chevelure, d'un p'tit nez ou d'un p'tit lot, du Grand Canyon du Colorado ou du grand canon orthodoxe, du sourire de Mona Lisa ou de la couleur de votre nouveau salon qu'il est beau ou qu'elle est belle, ce n'est pas deux fois le même beau. Donc *beau*, ici, on peut comprendre que ça signifie : beau... pour un dogue. Ça limite quand même ! Et puis considérez l'adjectif dans la série : *puissant, beau, gras, poli*. Moi, ça me fait penser à ces gardes du corps bellâtres qui flanquent les malhonnêtes dans les films de série B : bronzés, luisants, gominés, sanglés dans des costars chic trop étroits pour leurs pectoraux. Bêtes et méchants. Je divague ? A peine. En tout cas, pas futé, le dogue : un chien de garde *fourvoyé par mégarde*. Vous imaginez l'affaire. Ils ont du flair les chiens. Ils retrouvent la maison. Celui-ci a plus de mâchoires que de pif. Et je n'invente rien : " à fortes mâchoires, au museau écrasé ", dit le *Robert*.



Illustration Jean-Baptiste Oudry

**L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers**

Mais...

mais mais mais mais mais mais

Ça évidemment, ce n'est pas dans le texte. La Fontaine n'a pas fait un octosyllabe en répétant quatre fois *mais*. C'est moi qui insiste sur l'hésitation du loup. Pour que vous vous mettiez à sa place. Vous tombez sur le genre de malabar-tête-à-claques qu'on a dit, et l'abruti s'est égaré. Vous songez à quoi ? Vous songez à quoi si vous crevez de faim depuis des jours ? Lui faire sa fête et vous régaler. C'est ce à quoi pense immédiatement le loup. Sans y voir malice.

Mais il fallait livrer bataille ;

Et le Mâtin était de taille à se défendre hardiment.

Ah ce *mâtin*, ce mâââtin, qui n'a bien sûr rien à voir avec le petit, le grand ou le bon matin, " l'heure où blanchit la campagne ". C'est du tout premier choix, ce mot-là ! Vous savez d'où ça vient mâââtin ? Du latin *mansuetus*. Et vous savez ce que signifie *mansuetus* ? Qui est habitué à rester quelque part. Autant dire apprivoisé. Apprivoisé mais baraqué, le chien. Accourant au pied quand le maître crie " Au pied ", mais pour la cause pas moins molosse : *de taille à se défendre*.

Tiens, je me demande pourquoi La Fontaine n'a pas mis une virgule devant *hardiment*. Elle aurait été bienvenue, la virgule : *Et le Mâtin était de taille à se défendre, virgule, pause, mise en évidence, hardiment*.

Ca c'est un crime philologique bien plus grave que celui qu'aurait commis le loup s'il n'avait pris conscience d'avoir affaire à aussi forte partie. Il n'y a pas de virgule dans mon édition, dans ma bonne édition savante. Donc pas question de lire *Et le mâtin était de taille à se défendre/ hardiment*. Bon tant

pis. Dommage. Je le regrette autant que le loup doit regretter de ne pouvoir transformer le dogue en pâtée.

**Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.**

Est-ce que je lis bien ? Est-ce que ce ne serait pas mieux si je lisais ainsi : *Le loup/ donc/ l'aborde humblement/ entre en propos et lui fait compliment sur son embonpoint qu'il admire ?* Et pourtant, *donc* n'est pas entre virgules. Et pourtant, il y en a une pour séparer les deux coordonnées *Entre en propos, et lui fait compliment*. On ne ponctuait pas au XVII^e siècle comme on ponctue aujourd'hui. En fait, si vous voulez tout savoir, les écrivains de cette époque là n'avaient aucune idée de ce que nous appelons une phrase. Le terme " phrase ", pour eux, désignait une locution figée (du genre " à la-va-comme-je-te-pousse ", ou, pour rester dans la note " à la queue-leu-leu "). J'en conclus que j'avais bien tort d'avoir des scrupules, tantôt, à séparer mon *hardiment*. Lisez La Fontaine en vous fiant au sens, pas sa ponctuation à-la-va-comme-je-te-pousse.



Illustration Gustave Doré

**“ Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.
Quittez vos bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haïres, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré ; point de franche lippée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin. ”**

Là, c'est le chien qui parle. Je ne sais pas bien faire le chien. Excusez-moi. Il a du bagout, ce chien-là. Il a des manières. C'est un chien savant qui a étudié l'art oratoire. Mais vous avez senti le mépris ? Ce n'est pas poli, *beau Sire*, c'est condescendant. Il fait pitié, ce loup qui n'a " que les os et la peau ". C'est un vagabond piteux, et l'autre fait comme s'il ne le remarquait pas. Ça ne l'empêche pas d'assimiler son interlocuteur aux moins que rien : *vos pareils*, lui dit-il, sont des *cancre*s, ce qui veut dire des coquins, des marauds, des gens pas fréquentables – ce sont des *haires*, c'est-à-dire de pauvres hères, des gens dans la mouise, dans la panade, dans la dèche, dans la purée.

Aux collégiens du XVII^e siècle, on apprenait à distinguer, selon Aristote, les moyens de persuader. En faisant appel à la raison, en jouant sur les passions et en tablant sur les images : image de soi, image de l'autre. Comme Perrette, il met tous ses œufs dans le même panier, le chien de garde. Il met tous ses œufs dans le panier des images. Il a compris le fonctionnement du discours publicitaire avant même qu'on ne l'invente. A propos de lui-même, nul mot. Il en jette assez pour pouvoir faire l'économie d'un autoportrait. Tout est dans le look, et le look, on le connaît : *puissant, beau, gras, poli* : l'apparence en dit assez long. Mais alors, l'image de l'interlocuteur, quelle accumulation ! Qu'est-ce qu'il lui dit au loup ? Que les bois, c'est la misère assurée. Plus que la misère : la honte et le désespoir. La honte d'être stigmatisé comme misérable (*cancre*s, *haires* et *pauvres diables*), le désespoir d'en sortir jamais (*dont la condition est de mourir de faim*). L'incertitude perpétuelle du lendemain (*rien d'assuré*). Le danger constant (*Tout à la pointe de l'épée*). Est-il besoin de plus pour persuader ?

Le loup reprit : “ Que me faudra-t-il faire ?

Vous voyez, l'affaire est dans le sac. Le chien a réussi son coup : transformer un loup en chien, faire d'un vagabond un mâtin. “ Ventre affamé n'a point d'oreille ”, dit le proverbe. Tout dépend de ce qu'on dit. Une promesse de festin, une promesse de *franche lippée*, peut faire de celui qui n'était plus que ventre, celui qui est tout ouïe. Remarquez qu'il n'a pas d'illusion, le loup : il sait qu'on ne donne rien pour rien. Il s'inquiète du marché : *Que me faudra-t-il faire ?*

**– Presque rien, dit le Chien ; donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.**

Ca c'est du grand art. Du tout grand art. Le chien a persuadé le loup de changer de camp en lui dressant un épouvantable portrait de sa condition de loup. Et nul mot sur lui-même : voyez comme je suis ; c'est tout dire ! Mais nous le savons, il n'a pas inventé l'eau tiède, ce *mâtin-là*, ce chien de garde *fourvoyé par mégarde*. En répondant à la question du loup, avec une désinvolture que met bien en évidence le *presque rien* entamant la réplique, il se met tout nu – moralement veux-je dire. Et qu'est-ce qu'un chien de garde à poil, moralement ? Un animal pas beau à voir. Pas fréquentable. Bouffant à condition d'être bouffé par sa fonction. Plus de jugement propre, plus de sentiment personnel. C'est à de pauvres vagabonds, à des pèlerins peut-être qu'il donne la chasse ? Non, non ! C'est à des *gens portant bâtons, et mendiants*. Sur ce que valent les maîtres qu'on sert, nulle question : on est là pour les *flatter*, on est là pour leur *complaire*.

Flatter, voilà un mot qui vaut qu'on s'y attarde. Au XVII^e, c'est “ chercher à tromper en déguisant la vérité, en entretenant des illusions ” (*dixit* mon *Robert*, toujours). Il a pris du mou avec l'âge, ce verbe-là. Aujourd'hui, on flatte des manies, on les encourage, et ce n'est guère affaire pendable. Il y a des couleurs qui flattent les yeux, des sons qui flattent les oreilles, des odeurs qui flattent les narines. On est flatté d'un compliment, et ça veut dire touché de manière agréable. Il faut lui rendre son premier sens, à *flatter*. C'est un terme péjoratif. *Flatter ceux du logis*, c'est les tromper sur eux-mêmes, c'est leur donner une image d'eux-mêmes embellie et fallacieuse. Le chien n'y voit pas malice. Le loup non plus d'ailleurs :

Le Loup déjà se forge une félicité Qui le fait pleurer de tendresse.

Embobeliné, le loup. Il se voit déjà en chien de garde. Et la perspective de son nouveau sort lui est si agréable qu'elle lui sort des larmes. Ca aussi c'est tapé ! Deux vers pour dire que le loup n'en est déjà plus un. Et c'est typique de La Fontaine. Grand moraliste. Grand pessimiste aussi, comme tous les moralistes de sa génération. Ce n'est plus la génération de Corneille, qui distinguait si bien les bons et les méchants. C'est la génération de Molière, presque celle de Racine. Il y a toujours des méchants, mais il n'y a plus de bons. Plus de tout bons en tout cas. Dans tous les fruits, des vers. Des vers en vers. Des vices en alexandrins, veux-je dire. Mais ceux-là ne font pas ceux-ci moins détestables. Le vice en vers, ce n'est pas le versa du vice. Au contraire ! Ici, ce n'est pas une brave bête de loup et une sale bête de chien. C'est un loup qui crève la dalle et

qui ne regarde pas aux moyens de s'assurer la matérielle. Il y en a eu beaucoup, de ces loups-là, sous le règne de Louis le Grand. Beaucoup pour lui dire qu'il était bien le plus grand, Louis. Beaucoup pour le *flatter*. Beaucoup pour lui *complaire* en échange d'une protection sonnante et trébuchante. La Fontaine ne dit rien de tel ? Non, il ne dit explicitement rien de tel. Mais il écrit pour un public qui sait lire entre ses lignes. Et, depuis lors, seuls les imbéciles, les petites têtes, les cerveaux calibrés pois chiche pensent que c'est un écrivain pour les enfants. Mais revenons à notre loup !

Chemin faisant il vit le col du Chien pelé :

“ Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien – Quoi rien ? – Peu de chose.

– Mais encore ? – Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

**– Attaché ? dit le Loup ; vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? – Pas toujours, mais qu'importe ?**

– Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. ”

Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.



Illustration Jean-Jacques Grandville

Pour devenir chien de garde, il y a un prix à payer. Ca, le loup s'en doutait : *Que me faudra-t-il faire ?* a-t-il demandé au chien. S'il ne s'agissait que de *donner la chasse* à ceux que le maître juge importuns, s'il ne s'agissait que de *flatter*, que de *complaire*, il était acceptable, le prix. Il était acceptable, car *donner la chasse, flatter, complaire*, c'est toujours agir librement, c'est toujours décider de faire. Même si ce que vous faites ne vous plaît pas trop, vous consentez à le faire. Et si un jour ça vous déplaît trop, eh bien, rupture du marché ; chacun reprend ses billes ; le loup redevient vagabond et *ceux du logis* cherchent un nouveau *mâtin*. Mais il ne s'agit pas que de cela : il s'agit de renoncer à sa liberté, il s'agit d'accepter le collier qui vous empêchera de revenir sur votre décision. Chien de garde, ce n'est pas un emploi temporaire. C'est du définitif. De l'irréversible. De l'indélébile. Pire que ça : du visiblement définitif-irréversible-indélébile : *il vit le col du Chien pelé*. Accepter d'être chien de garde, c'est s'engager à vie, et c'est à vie manifester qu'on l'est. Trop élevé, le prix à payer : *maître Loup s'enfuit, et court encor*.

Moi, ce qui me retient, c'est ce *et court encor*. On peut l'entendre de bien des manières. Comme une formule toute faite, un cliché bienvenu pour rimer avec *trésor*. Mais c'est ainsi à peine l'entendre. On peut comprendre aussi que ce loup-là ne s'y laissera pas reprendre, qu'aucun mâtin ne lui fera plus le coup de celui-ci, qu'au chant de sirène de ce genre de dogue (si j'ose dire), il restera définitivement sourd. Mais il est un troisième sens, que je préfère et de loin. Le voici ce troisième sens : il est toujours – il est aujourd'hui encore – des loups pour qui la liberté et ses inconvénients vaudront mille fois plus que la servitude et ses avantages.

“ La bêtise, disait Flaubert, consiste à vouloir conclure. ” Et pourtant il le faut la plupart du temps. Alors, pour ne pas trop m'exposer à dire des choses fort bêtes, je vais conclure un peu à côté. Si, lorsque j'étais étudiant, j'avais rendu à mes maîtres de l'université ce genre de commentaire, je me serais, comme disent les étudiants d'aujourd'hui, “ proprement fait jeter ”. Pour impertinence. Pour incongruité. On eût jugé mon commentaire intempestif, inconvenant, pas dans la norme, pas dans les règles. Et les gardiens des règles n'auraient, pour sûr ! pas manqué d'arguments. Mais je vous demande un peu : ai-je trahi l'esprit de La Fontaine, ai-je trahi l'esprit des Fables en en prenant ainsi à l'aise avec la lettre ?

Les ornements liturgiques à “ décor dentelle ” en vogue à Liège au début du XVIII^e siècle

par Françoise Pirene

A la Renaissance et encore durant le XVII^e siècle, rien d'original dans l'art textile n'est créé en dehors de l'Italie. Les soieries tissées en Europe à cette époque s'inspirent des créations italiennes et il est souvent difficile de distinguer les produits des uns et des autres dans ces somptueuses étoffes sur lesquelles s'épanouissent de luxuriantes compositions végétales stylisées qui se déploient symétriquement ou d'étincelants motifs disposés en semis. C'est seulement vers la fin du XVII^e siècle que la France, Lyon en particulier, se révèle capable de créer des œuvres d'un style original spécifiquement français.



En 1625 un ouvrier tisseur lyonnais, Claude Dagon, invente son métier “ à la grande tire ” permettant la fabrication de soieries à effets compliqués et à couleurs multiples. D’irréelles floraisons végétales sont associées à des motifs de rubans inversés imitant la dentelle dans une ordonnance variée mais toujours symétrique. La création de ce décor est probablement dû à l’emploi de plus en plus fréquent de la dentelle véritable dans l’habillement. Ces soies connues naguère sous la dénomination d’étoffes de “ style jésuite ”, de “ style Louis XIII ” et appelées aujourd’hui soie à “ décor dentelle ”. furent appréciées tant pour l’ameublement que pour les vêtements civils ou liturgiques. Cette innovation technique lyonnaise allait d’abord être utilisée par les Italiens avant que Lyon à son tour ne la produise et ce jusqu’à l’époque Louis XV. Lyon qui allait alors supplanter par la beauté de ses soieries toutes les productions italiennes.

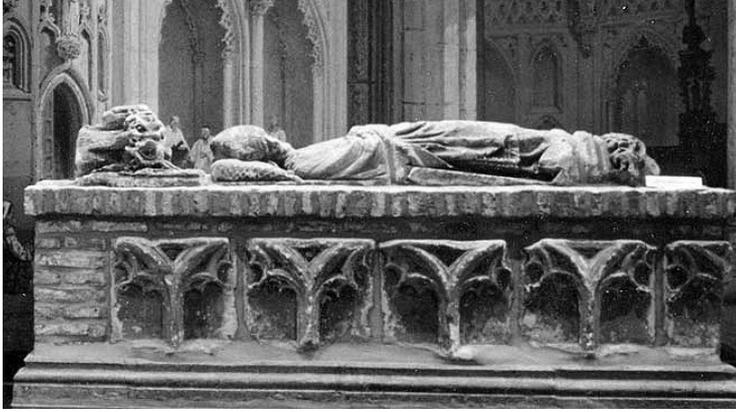
Ces fines soieries à l’esprit et à l’accent nouveau furent extrêmement prisées chez nous. Pas une de nos collégiales liégeoises qui ne conserve un ornement ou une partie d’ornement taillé dans cette étoffe raffinée. Au Trésor de la Cathédrale toutes les couleurs liturgiques sont tissées dans cette soierie. Le magnifique ensemble de vêtements sacerdotaux provenant de la cure de Saint-Antoine qui hérita au XIXe siècle après maintes pérégrinations du vestiaire liturgique de l’église Saint-André, église de l’Ordre teutonique à Liège. Si les chevaliers de l’Ordre portaient le grand manteau blanc chargé d’une croix blanche sur l’épaule gauche, les ornements de leurs prêtres étaient semblables aux vêtements du culte portés par tous les ecclésiastiques au cours des cérémonies religieuses. D’un ensemble liturgique vert cité par Jean Sianne “ ornement complet en vert avec un devant d’autel idem... ” qui apparaît déjà dans un inventaire de Saint-André daté de 1710, nous avons conservé la chasuble, deux dalmatiques, un huméral, un voile de calice, deux étoles et une bourse.

Ces ornements sont confectionnés dans un superbe lampas, liseré et broché de soies polychromes et de filé riant à effets de taffetas blanc dont le décor présente outre les motifs à dentelle, des fleurs au naturel et d’autres conventionnelles selon une composition symétrique et touffue.

On trouvera l’apparat critique et la bibliographie de cet article publiés dans le *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège* où il a paru *in extenso* : tome XV, n° 316, 2007, p. 128-132.

Le pape au nez coupé

On peut voir au Trésor de la cathédrale un curieux gisant provenant de l'ancienne abbatale de Saint-Jacques à Liège. Il figure un homme mitré, revêtu



des ornements ecclésiastiques, mais dépourvu de visage. Selon la tradition liégeoise, il s'agit de l'évêque ou du peintre Jean. Par référence au conseil qu'il aurait donné à Baldéric II de fonder l'abbaye de Saint Jacques, il est encore appelé Djan li Conseu " Jean Le Conseiller ". Ces trois désigna-

tions renvoient à un personnage qui vécut à Liège au tournant de l'an mil et dont plusieurs chroniques locales évoquent le destin plutôt singulier. La plus ancienne, la *vita Balderici*, conserve en effet le souvenir d' " un homme vénérable nommé Jean. Italien de naissance et de langue, évêque de son état (...) <qui> s'illustra de façon distinguée dans l'art de la peinture " <mais qui déplorait avoir été > " arraché par l'Empereur (Othon III) du nid de sa patrie " .

Intrigué par le monument comme par le mystère entourant l'homme dont il perpétuait la mémoire, Agostino Chiesa Alciator, Consul général d'Italie à Liège de 2001 à 2004 a voulu en savoir plus. En confrontant les informations liégeoises disponibles sur l'évêque Jean avec les sources transalpines, il nous suggère une identification : l'évêque Jean ne pourrait-il en effet se confondre avec un haut dignitaire de l'Eglise né à Rossano en Calabre vers 930 et appelé Jean le Grec, ou Jean Philagathos ? Au carrefour des cultures orientale et latine, Jean de Rossano apparaît dans l'entourage de l'impératrice d'origine byzantine Théophano, épouse d'Othon II, et grâce à ce soutien, il accède à de hautes fonctions dans l'Empire et dans l'Eglise d'Occident.

En 997, sous le nom de Jean XVI, il devient même pape. Mais au lieu d'un apogée, cette élection au trône de Saint-Pierre amorce une chute brutale. Il est vrai qu'elle découle d'une forfaiture, sur fond de convoitises multiples pour le pouvoir sur la capitale de la Chrétienté. Revendiquée tant par les Byzantins que par les Othoniens, la ville est aussi livrée aux appétits des grands lignages romains.

L'un d'eux, les Crescentii en lutte contre l'emprise ottonienne, l'entraînent dans leur rébellion en l'élevant à la papauté, contre Grégoire V, souverain pontife choisi par Othon III. Jean de Rossano, alias Jean XVI, se maintient sur le Siège de Saint Pierre durant une dizaine de mois en 997-998, avant d'en être chassé par les troupes impériales. Il est incarcéré et mutilé. D'où son nez coupé.

Jean de Rossano disparaît pour ainsi dire alors des sources italiennes avant, comme le pense Agostino Chiesa Alciator, de resurgir en terre mosane, vers la fin du règne de Notger. Cette résurgence s'expliquerait par un relatif retour en grâce de Jean de Rossano, lié à l'avènement sur le siège pontifical de Sylvestre II. En 1001-1002, lors du synode de Todi, le pape Sylvestre a pu, estime l'auteur, confier à Notger la personne de Jean de Rossano et commuer sa détention en exil à Liège. Il y serait mort en 1013.

Biographie de Jean de Rossano, le livre parle également des milieux dans lesquels cet homme d'Eglise a évolué : la cour impériale d'Occident et le réseau des hauts dignitaires ecclésiastiques. Plus largement, il brosse un tableau du contexte géopolitique des Xe-XIe siècles avec la place de Liège et de son évêque sur l'échiquier de ce temps. Sur un plan local, l'ouvrage d'Agostino Chiesa Alciator jette une lueur sur un monument quelque peu énigmatique de notre patrimoine. Par anticipation, autour de la personne de Jean XVI, il attire enfin l'attention sur deux millénaires qui se profilent pour les années à venir : en 2008, la mort de Notger le protecteur de l'évêque réfugié, en 2016 celui de l'abbaye de Saint Jacques qui, selon les sources, lui dut d'être fondée. Ce n'est pas son moindre mérite.

Geneviève Xhayet

Agostino CHIESA ALCIATOR, Le pape au nez coupé. Jean XVI entre deux Empires, de Rossano à Liège (930-1013), Liège, Editions du Céfal, 2006 (Coll. Ly Myreur des Histors, vol. III)

La boutique du Trésor

est ouverte du mardi au dimanche de 14 à 17 heures.

Pour les membres associés :
20% de remise sur toutes les publications éditées par le Trésor et 5% sur tout achat à la boutique.



UN SAINT CHARLES BORROMÉE DONNÉ AU TRÉSOR



Le Trésor a récemment reçu de M. Henri Duquenne d'Embourg une toile (115 x 90 cm) représentant un cardinal en prière (inv. 393). On y voit sur un fond de nuées un saint homme tonsuré tout en componction devant un petit crucifix posé sur une table nappée. Il baisse humblement le regard et porte les mains sur le cœur, comme s'il voulait souligner la douleur que lui inspire le sacrifice du Fils de Dieu. Représenté jusqu'à mi-cuisse, il porte sur son rochet le camail pourpre des cardinaux. On devine dans sa disposition un subtil effet de torsion : sa tête est presque totalement de profil alors que son corps est tourné de trois quarts vers la droite. Cette

mise en page n'est pas indifférente. Le buste tourné vers le spectateur met en exergue le jeu des mains portées sur le cœur. Le visage est sciemment présenté de profil afin de souligner ses caractéristiques : un long nez aquilin et une moue un peu renfrognée que souligne un très léger prognatisme.

Ces traits renvoient en fait à saint Charles Borromée (1538-1584). Canonisée moins de vingt ans après sa mort, cette grande figure de la Contre-Réforme s'avéra un des saints les plus populaires des XVII^e et XVIII^e siècles ; c'est son attitude compassionnelle marquée pour les pestiférés lors de l'épidémie qui ravagea Milan en 1576 qui lui valut cette incroyable renommée parmi les plus démunis et qui fit de lui un des saints antipesteux les plus vénérés. L'image de Charles Borromée ne pouvait que séduire les zélateurs de la Réforme catholique : le saint milanais apparaissait, à l'instar de saint Vincent de Paul ou de saint Thomas de Villeneuve, comme un parangon de la pratique des œuvres, un dogme mis en cause par les protestants. Pour nos régions, citons par exemple un tableau conservé à l'église Sainte-Véronique à Liège gé-

néralement intitulé *Saint Roch intercédant auprès de la Vierge en faveur des pestiférés* ; ce titre fait peu de cas de la représentation, trop discrète il est vrai, de saint Charles Borromée au second plan.

La composition renvoie à la scène sans doute la plus courante de son iconographie, qui le voit en adoration devant le crucifix. Dans le contexte liégeois, on connaît par exemple le tableau de Walther Damery à l'église de Bilzen ; le saint est agenouillé en adoration devant un autel sur lequel est posé le crucifix. Bertholet Flémal en a donné une autre version pour un autel de l'église Notre-Dame-aux-Fonts ; elle se trouve aujourd'hui à la cathédrale (Photo ci-contre) Le peintre a combiné là deux épisodes distincts de l'iconographie du saint : celui où il prie devant un crucifix dans son oratoire et celui qui le voit consoler les Milanais durant la peste. L'originalité du tableau Duquenne, c'est que le geste traditionnel d'adoration fait place ici à une attitude toute d'humilité.



Le tableau de M. Duquenne ne manque pas de distinction. Son dessin léché permet de penser qu'il relève bien de l'école liégeoise, sans doute de la fin du XVII^e siècle. Il paraît à situer dans le lointain sillage de Damery. Il s'apparie ainsi utilement au beau *Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés* de Flémal de la cathédrale.

L'histoire ancienne du tableau n'est pas connue. M. Duquenne l'avait reçu des héritiers du sénateur honoraire Emile Henckaerts, décédé en 1993. Celui-ci le détenait de sa famille maternelle, les Dorjo (de Hognoul). Il appartenait déjà à cette famille au début du XX^e siècle.

Pierre-Yves Kairis

MEMBRE ASSOCIE

NOUS AVONS BESOIN DE VOTRE AIDE !

Un versement de 30 euros minimum par an est déductible d'impôts via le compte de la Fondation Roi Baudouin **000-0000004-04** rue Brederode 21 à 1000 Bruxelles avec mention L79679-Circuit Trésor Cathédrale Liège.

Outre l'avantage financier, devenir MEMBRE ASSOCIE du Trésor de la Cathédrale, c'est aussi obtenir une entrée permanente pour vous et un invité vous accompagnant, c'est recevoir gratuitement BLOC NOTES et les Feuilles de la cathédrale ainsi que les remises à la boutique du Trésor.

Un don par versement **mensuel permanent de 2,50 €** est aussi une aide très précieuse car sans vous démunir, sans vous en rendre compte votre participation mensuelle nous aide énormément.

000-0000004-04

avec mention INDISPENSABLE
L79679-Circuit Trésor Cathédrale Liège

CONTACTS :

Trésor de Liège,
Cathédrale de Liège
rue Bonne-Fortune, 6
4000 Liège
Téléphone : 04 232 61 32

Ont aussi collaboré à l'édition et l'expédition du présent **Bloc-Notes** :

Jacqueline Bracke
Simone et Marie Daigneux
Lucienne Dewez
Marie-Jeanne Leclercq
Georges Goosse.

www.tresordeliege.be

En allemand, anglais, néerlandais,
luxembourgeois, italien, français et ... wallon !



Tapez « **Princes Evêques** » dans Google..
Résultat : notre site est en 3^{ème} position sur un total d'environ **770.000** références.

**Merci à notre Webmaster,
Fabrice Muller.**

